

## Le déclin wallon, une métaphore cycliste

(Texte non revu par l'auteur)

**Intervention introductive demandée à Giuseppe Pagano dans le cadre de la 10<sup>ème</sup> édition des Jardins de Wallonie, intitulée *Docteur Jekyll and Mr Hyde : les deux Wallonies de 1996 à 2016. Enterrer le déclin ou en finir avec le redressement ?***

Un excellent collègue de l'université de Liège a dit un jour : *il faudrait que les économistes parlent dans un langage que tout le monde comprend, parce que sinon ils parlent entre eux. C'est intéressant, mais c'est entre eux.* On va faire une comparaison cycliste pour peut-être dire la même chose mais d'une façon tout à fait différente avec une métaphore.

L'économie régionale, wallonne, flamande, bruxelloise, belge - l'économie belge est aussi une économie régionale par rapport à l'Europe - est un phénomène qui peut se comparer à une course cycliste. Vous avez des équipes, l'équipe wallonne, l'équipe flamande, l'équipe bruxelloise, l'équipe sicilienne, l'équipe grecque, danoise, etc. et on est dans une course. Le drame de la Wallonie s'explique très bien en termes cyclistes. D'abord, on ne s'est pas rendu compte que nous partions pour une étape de montagne très longue. On a cru qu'on partait pour une étape facile : 1988, autonomie wallonne, fin du déclin. Mais ça n'a rien à voir. On n'est pas dans une étape facile. On est dans une très longue étape de montagne avec beaucoup de cols. Le déclin wallon commence dans les années 60 et peut-être même, à la fin des années 50. Là-dessus, nous sommes assez d'accord. Cela veut dire que le déclin wallon aujourd'hui a 50 ans. Donc, on n'est pas dans une étape courte, 10 ans, 15 ans, 100 kilomètres en termes cyclistes. On est dans une étape de 250 - 270 kilomètres et ce n'est pas facile. Ce n'est pas du tout quelque chose que va se régler au sprint. Non, c'est une histoire pour grimpeurs. On va avoir des cols épouvantables. On a le Galibier, l'Alpe d'Huez, le col de la Madeleine...

Donc, première erreur, on s'est trompé sur la durée et la dureté de la course. Et je pense qu'il y a là, effectivement le problème du *wishful thinking*, l'idée que ça va s'arranger. Mais cela ne va pas s'arranger tout seul.

Le deuxième problème, c'est qu'on s'est trompé, pendant un certain temps, de matériel. On courrait avec des vélos en acier très lourd, peut-être de Cockerill Sambre, c'est un excellent acier d'ailleurs. Nos concurrents avaient des vélos en aluminium ou en titane ou plus récemment, en carbone très léger. C'est le problème de la structure sectorielle. Il est vrai que dans les dernières années, cette structure sectorielle ne nous a plus été désavantageuse pour une raison fort simple. C'est que la restructuration des secteurs traditionnels était déjà en grande partie - pas entièrement - réalisée. Les charbonnages ont déjà disparu. Ils ne sauraient pas disparaître une deuxième fois. La sidérurgie, on sait ce qu'il en reste.

Dans les années 50, dans les années 60, une partie du recul wallon est lié à un problème de structure. Nous n'avons pas les bons vélos. On court avec des vélos qui sont technologiquement dépassés. Et que s'est-il passé ? C'est facile à comprendre. Dès le premier col, les abords des premières pentes du Galibier, nous avons été lâchés, décrochés, toute l'équipe est décrochée par le peloton. Nous ne sommes pas les seuls à être lâchés. Je

parlais de la Lorraine, je peux vous parler de la Sicile que je connais bien par mes origines, la Grèce, certaines régions du Portugal. Donc, il y a un paquet d'équipes dans lesquelles nous nous trouvons, qui sont lâchées dès les premiers cols de la journée, avec le sentiment que ce n'est pas grave, qu'on va revenir dans la descente. Mais ce n'est pas le cas. L'étape est très longue, il y a trop de cols. On ne va pas revenir. Il faudra y mettre du nôtre. On va peut-être commencer par changer les vélos, sinon ça n'ira pas.

Ce qui est dramatique, c'est que non seulement, nous avons été lâchés mais le retard par rapport au peloton a continué à augmenter tout le temps, pendant des kilomètres et des kilomètres. A chaque heure qui passait, quand on mesurait le retard de la Wallonie par rapport au peloton - sans même parler du groupe de tête évidemment - on voyait ce retard augmenter, et, à un certain moment, il augmentait même de plus en plus vite. Et puis, que se passe-t-il ? Petit à petit, on se rend compte quand même, plus ou moins, avec des nuances, que cela ne va pas. On a commencé, petit à petit, à changer les vélos. On va peut-être prendre des vélos plus légers. On a commencé à prendre aussi conscience que c'était une étape plus longue. On va peut-être prendre de la nourriture plus substantielle que ce qu'on avait avant, etc. Et, se passe le phénomène suivant, c'est que le retard continue à augmenter par rapport au peloton mais de moins en moins vite. C'est à ce niveau-là que nous nous situons dans la course. C'est que c'est vrai que nous sommes lâchés fortement, 80 % par rapport à une moyenne 100. Le retard continue à augmenter un petit peu mais il n'augmente plus qu'un petit peu par heure au lieu d'augmenter massivement par heure. C'est là que nous sommes.

Alors, on est très loin d'avoir rejoint le peloton. Mais il faut comprendre que pour commencer à rejoindre le peloton, il faut d'abord que le retard cesse d'augmenter. Le premier point, c'est la stabilisation de notre retard par rapport aux autres régions, enfin par rapport à la moyenne belge et à la Flandre, pas par rapport à la région bruxelloise, parce la situation de l'économie y est encore plus dramatique.

Un autre phénomène dans la course. Le chronomètre avec lequel on mesure les écarts et les GPS qui nous permettent de nous positionner, sont peut-être un peu faux, sont un peu décalés, ils ne mesurent pas tout à fait le bon écart et la bonne position. Pourquoi prend-on la statistique du PIB ? Parce que c'est celle qui est disponible. Prenez les statistiques d'Eurostat, c'est le PIB par habitant, etc. C'est très bien, par rapport à la moyenne des Euro 15, Euro 25... Les êtres humains ont une tendance naturelle à utiliser ce qui existe.

C'est vrai qu'en terme de PIB, l'écart paraît gigantesque et continue à augmenter. Qu'est-ce que cela veut dire ? Quel est le problème du PIB ? Qu'est-ce qu'il traduit ? Il traduit le fait que nous sommes en Wallonie peu capables, moins qu'ailleurs, d'attirer chez nous de l'activité productive, c'est ça le PIB. C'est la valeur de ce qui est produit localement. C'est vrai qu'à Bruxelles et en Flandre, ils sont, toutes proportions gardées, beaucoup plus forts que nous pour attirer sur leur territoire la création de valeur ajoutée. Mais attention, les revenus des gens viennent aussi de la valeur ajoutée qu'ils vont chercher ailleurs, qu'ils vont produire ailleurs. En particulier, les Wallons et les Flamands d'ailleurs, ils vont travailler à Bruxelles, produisent localement de la valeur ajoutée qui est comptabilisée dans le PIB bruxellois mais quand ils retournent chez eux à Fleurus ou à Merchtem ou à Liège, ils emportent avec eux une partie de cette valeur ajoutée. C'est bien logique, il faut les rémunérer. C'est cela qui crée un écart entre une vision uniquement construite sur le PIB - qui donne à Bruxelles la première place européenne - et une vision, en terme de revenus, ce que les gens ont

réellement dans leurs poches. Je pense que des gens qui s'occupent de la lutte contre la pauvreté qui pourraient expliquer cela beaucoup mieux que moi.

Quand on regarde les statistiques fiscales - elles ont deux avantages, elles sont disponibles beaucoup plus vite que les autres et identiques partout en Belgique - c'est vrai que la Wallonie a reculé depuis 89, mais beaucoup, beaucoup moins que ce que l'on observe en terme de PIB. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire qu'en fait, on a du mal à garder un taux de croissance de nos revenus identique aux autres régions mais dans une proportion beaucoup moindre que si on construit l'analyse uniquement sur le PIB. Si on regarde l'évolution très récente sur les deux dernières années, il y a tout de même un phénomène qui est intéressant. Pour la première fois depuis 1989 – date de la phase importante de régionalisation - l'IPP, l'impôt des personnes physiques par habitant en Wallonie augmente plus vite que la moyenne belge, et même un peu plus vite que la Flandre. Ceci me fait dire qu'en terme de revenus - pas en terme de PIB où là, c'est vrai on continue à reculer - on est au moment où on a cessé de reculer par rapport au peloton. On n'a pas encore rattrapé le peloton, on en est très loin mais on cesse de reculer. Maintenant, on est dans les cols comme les autres et on monte le col à la même vitesse que le peloton, pas encore plus vite, mais plus moins vite.

C'est peut-être vraiment un moment charnière dans notre histoire, de notre "Docteur Jekyll et Mister Hyde". Parce que si cette analyse-ci est exacte - il faudra un certain temps pour le confirmer, par rapport à la moyenne belge, pas à la Flandre toute seule - je crois qu'on est à un moment charnière où petit à petit, en terme de revenus, pas encore en terme de PIB, on s'inscrit dans la tendance moyenne, à quelques dixièmes de pour-cent.

Il est évident aujourd'hui, qu'il y a une pression flamande considérable. Je me demande si notre problème n'est pas que beaucoup considèrent qu'il est trop tard. La question est là. Le peloton, notamment flamand, n'a-t-il pas pris sur nous une telle avance que pour eux, la perspective que nous les rejoignons un jour avant la fin de l'étape, pour bien faire, cette perspective est devenue irréaliste. Il y a un peu un sentiment en Flandre que, de toute façon, la course est terminée et que nous sommes hors délais. Pour nous, la course est finie. On va nous arrêter. Alors, ont-ils raison, ont-ils tort ? C'est toute la discussion.

S'ajoute à ce problème, un énorme problème d'image. L'image de la Wallonie dans les autres régions de Belgique est à ce point désastreuse que cela renforce évidemment le phénomène que je viens de vous indiquer, que non seulement, pour eux, la course est terminée, nous sommes hors délais mais, par ailleurs, ils n'ont vraiment pas envie de nous attendre, parce que c'est pas possible, ils ne veulent plus parler avec nous, c'est fini. Nous avons une telle image de catastrophes en tout genre. Laissez-moi prendre deux cas extrêmement douloureux. Il se fait que j'ai habité Marcinelle pendant des années. Et l'autre jour, je me demandais : *pourquoi Marcinelle est elle connue dans le monde entier ?* Pour la catastrophe du Bois du Cazier, il y a 50 ans et pour l'affaire Dutroux !. Je me souviens avoir vu, sur CNN, des images de Marcinelle. C'est évidemment une anecdote. Cela n'a pas de valeur explicative générale mais nous avons ce problème d'image, de faire passer l'idée que la Wallonie, elle vit, il y a de l'activité qui s'y fait, il y a de la recherche, il y a une dynamique. On n'y parvient absolument pas. Ces éléments positifs sont noyés dans une telle accumulation de catastrophes de tout genre, de scandales de tout genre, que, pratiquement, la région n'est plus crédible, pour dire les choses autrement. Et la perspective qu'on rejoigne le peloton n'est tout simplement plus prise en considération.